

Francophonies d'Amérique

***Homogénéité et distinction* de Simon Laflamme et d'Ali Reguigui (Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003, 254 p.)**

Christian Guilbault

L'Acadie
Number 19, Spring 2005

URI: id.erudit.org/iderudit/1005325ar
<https://doi.org/10.7202/1005325ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guilbault, C. (2005). *Homogénéité et distinction* de Simon Laflamme et d'Ali Reguigui (Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003, 254 p.). *Francophonies d'Amérique*, (19), 231–234. <https://doi.org/10.7202/1005325ar>
Copyright © 2005, Université d'Ottawa, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

HOMOGÉNÉITÉ ET DISTINCTION

de Simon Laflamme et d'Ali Reguigui
(Sudbury, Éditions Prise de parole, 2003, 254 p.)

Christian Guilbault
Simon Fraser University

Laflamme et Reguigui tirent ici profit de leur expertise en linguistique et en sociologie pour examiner l'effet du caractère postmoderne d'une société sur la compétence linguistique de ses locuteurs, dépassant ainsi nettement le cadre des études linguistiques traditionnelles. Les principaux résultats de l'analyse indiquent que la compétence écrite des locuteurs reflète à la fois une tendance à l'homogénéité et à la différenciation des individus.

L'étude fait suite à une première enquête des mêmes chercheurs (Laflamme et Reguigui 1997) qui avaient alors relevé que les locuteurs anglophones, tout comme les locuteurs francophones, produisent un grand nombre d'erreurs à l'écrit, et cela malgré un contexte social différent (majoritaire pour les anglophones, minoritaire pour les francophones). Les auteurs avaient également fait un constat d'échec des modèles traditionnels d'analyse utilisant les variables exogènes habituelles (comme les caractéristiques sociales et linguistiques des parents) dans l'explication de la variation mesurée dans les différents groupes. Il importait dans un premier temps d'approfondir les analyses pour confirmer avec un échantillon plus important les tendances initialement relevées. Dans un second temps, il s'agissait de mettre en lumière les facteurs sociolinguistiques qui ont une influence significative sur la compétence écrite des locuteurs.

La collecte de données sur laquelle repose cette étude s'est effectuée entre les années 1994 et 2001 auprès de cinq groupes de locuteurs au début de leur parcours universitaire. Ces groupes ont été formés de façon à examiner la maîtrise de différentes langues maternelles (anglais, français et arabe) dans des contextes sociaux différents (locuteurs majoritaires ou minoritaires, avec ou sans contact avec une autre langue). Chaque groupe était formé d'environ 100 individus (sauf pour les locuteurs français – de France –, au nombre de 191), ce qui représente un total de 596 locuteurs. Ces groupes sont définis de la façon suivante : a) les francophones du Canada en situation minoritaire (de l'Ontario); b) les anglophones du Canada en situation majoritaire (de l'Ontario); c) les Français en situation de quasi-unilinguisme; d) les locuteurs de l'arabe de Tunisie qui étudient en arabe, langue maternelle et de la majorité; e) les francisants de Tunisie, qui étudient en français, langue avec statut élevé en Tunisie.

La compétence écrite des locuteurs a été déterminée par l'analyse d'un court texte produit par chaque locuteur. Cette analyse a relevé les erreurs grammaticales ou les écarts

à la norme et les a classés dans l'une des catégories suivantes : sémantique, morphologique, syntaxique, orthographique ou interlinguistique (emprunts à une autre langue). Les textes ont été examinés aussi pour déterminer les caractéristiques liées à la production des idées. Ces derniers ont été évalués pour déterminer, en premier lieu, s'ils contenaient une prise de position claire ou non et, en second lieu, s'ils étaient « organiques » (construction logique et un déroulement ordonné), « plus ou moins organiques » ou « inorganiques ».

La collecte de données comprenait également un questionnaire sociodémographique qui a servi à la détermination des facteurs sociaux ayant une influence sur la langue maternelle. Les chercheurs soutiennent que ce questionnaire documente les profils social et démographique usuels de chacun en plus de fournir des informations sur la langue de communication, l'exposition aux médias, l'auto-estimation de la compétence, l'instruction et les aspirations de chaque individu.

Le livre se divise en huit chapitres précédés d'une introduction. Cette dernière est particulièrement intéressante, car elle expose les motivations de l'étude ainsi que le cadre théorique dans lequel ont été effectuées les analyses. Le premier chapitre contient l'analyse des questionnaires et établit une distinction entre les différents groupes de locuteurs d'après leurs caractéristiques linguistiques et leur environnement social. Les chapitres qui suivent présentent les analyses statistiques détaillées des erreurs linguistiques ainsi que des particularités textuelles de chacun des cinq groupes. Le chapitre VII offre une comparaison détaillée des particularités décrites dans les chapitres précédents et, finalement, le chapitre VIII propose une conclusion dans laquelle les auteurs commentent chacune des hypothèses énoncées au début de l'ouvrage, à la lumière des résultats de l'étude.

Dans l'analyse des erreurs linguistiques commises par chaque groupe de locuteurs présentée au chapitre VII, Laflamme et Reguigui retiennent en premier lieu que l'erreur linguistique est effectivement courante dans tous les groupes d'étudiants universitaires qui ont fait partie de l'étude. Le taux d'erreur a été le moins élevé chez les locuteurs canadiens-anglais et français – 4,65 et 4,77 erreurs par 100 mots respectivement. À l'opposé, les locuteurs canadiens-français et les Tunisiens francisants présentent le plus grand nombre d'erreurs, soit 9,17 et 14,4 par 100 mots respectivement. En second lieu, les auteurs ont noté que les erreurs variaient considérablement selon les individus et, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, elles sont très peu liées aux caractéristiques familiales des locuteurs. Les auteurs notent également que la situation majoritaire d'un groupe linguistique influe sur le nombre d'erreurs grammaticales produites. Les locuteurs français, par exemple, considérés en situation majoritaire, ont produit moins d'erreurs dans leurs écrits que les locuteurs canadiens-français de l'Ontario, qui sont en situation minoritaire et, par le fait même, en situation de bilinguisme (anglais et français). Selon les auteurs, le nombre élevé d'erreurs commises par les Canadiens français dans leur langue maternelle s'explique par le fait que ces derniers utilisent nettement moins le français écrit (normatif) que le français parlé ou même que l'anglais. La dominance de l'anglais s'observe notamment par un plus grand nombre d'erreurs

relevant d'une confusion de registres et d'emprunts à cette langue. Laflamme et Reguigui affirment également que la présence d'un nombre élevé d'erreurs dans tous les groupes de locuteurs (incluant les Tunisiens) ne permet pas de conclure que la compétence linguistique dépend uniquement du caractère postindustriel d'une société.

Cette étude, selon les chercheurs, confirme la relation entre le niveau d'industrialisation d'une société et la forme des idées exprimées dans les textes étudiés. Les analyses révèlent notamment que la production d'un texte contenant une prise de position claire est propre aux sociétés grandement imprégnées par les médias de masse, comme la France et le Canada. L'opinion des locuteurs tunisiens, par contre, est dans la vaste majorité des cas très difficile à cerner. Cette prise de position des locuteurs français et canadiens se fait selon divers procédés, mais avec le même objectif, soit de rassurer l'auteur dans sa propre opinion et de prévenir l'intégration de toute opinion divergente. Les locuteurs français, par exemple, n'évoquent habituellement une opinion contraire au début du texte que pour l'éliminer immédiatement et passer à l'essentiel de leur raisonnement.

Pris dans l'ensemble, ces résultats permettent d'appuyer la thèse selon laquelle les sociétés postmodernes soumises à l'influence d'une communication de masse tendent vers l'homogénéité et la distinction.

Le plus grand mérite de ce livre est certainement le fait que les auteurs aient réussi à effectuer une analyse claire et systématique de la compétence écrite (et non seulement orale) des étudiants provenant de diverses sociétés. Les sociolinguistes y verront sans aucun doute une étude de qualité, reposant sur une méthodologie rigoureuse. Il sera possible de faire référence à ces données non seulement pour des recherches ultérieures sur la compétence linguistique à l'écrit, mais également dans un débat informé sur l'évolution de la qualité de la langue. Il est aussi très intéressant de voir une analyse sociolinguistique dépasser le cadre de travail habituel et se combiner à la sociologie afin d'élargir davantage la portée de ses conclusions. Cela permet de faire des parallèles fascinants entre, d'une part, la compétence linguistique des locuteurs d'une communauté linguistique particulière et, d'autre part, les caractéristiques propres à cette société.

Il importe cependant de mentionner que cette étude laisse parfois le lecteur sur sa faim. Les généralisations effectuées dans les discussions à partir de la compétence linguistique des locuteurs ont une très grande portée. Ces affirmations auraient gagné considérablement en crédibilité si elles avaient été appuyées par un certain nombre d'études. La thèse principale avancée par les deux auteurs de cet ouvrage, par exemple, se rapporte à un phénomène de société qui devrait pouvoir se valider dans divers comportements, y compris le comportement verbal décrit dans la littérature scientifique et auquel ils font référence lors de la revue de la littérature. Il est également difficile de concevoir que l'ouvrage fasse référence à un si petit nombre d'études confirmant certains de leurs résultats, comme la situation de bilinguisme constatée pour les locuteurs canadiens-français ou la situation de quasi-unilinguisme des Français. Dans un autre ordre d'idées, le lecteur aurait sans doute apprécié qu'on ait établi une correspondance,

dans les chapitres II à VI, entre les statistiques détaillées présentées dans le texte et les graphiques illustrant ces phénomènes. Cette lacune, quoique relativement mineure, touche une partie importante de l'ouvrage et empêche que l'argumentation des auteurs reçoive un appui essentiel et clair justifiant la synthèse de leur analyse présentée dans le dernier chapitre.

En résumé, les chercheurs Laflamme et Reguigui ont relevé avec succès un défi de taille en parvenant à établir une méthodologie satisfaisante pour mesurer la compétence écrite des locuteurs dans le but de caractériser les sociétés modernes et postindustrielles. Cette recherche détaillée est d'une grande valeur et elle intéressera sûrement les sociolinguistes, les sociologues, les étudiants aux 2^e et 3^e cycles et tous ceux qui sont intéressés à découvrir les particularités de nos sociétés, dont la complexité semble s'accroître sans cesse.